

## Poètes d'Israël

Aharon Amir and M. Lazar

Volume 14, Number 4-5 (82-83), 1972

Littérature d'Israël

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60220ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Amir, A. & Lazar, M. (1972). Poètes d'Israël. *Liberté*, 14(4-5), 78–98.

## ***Poètes d'Israël***

### **VITE ET AMER**

Amère et rapide fut la fin,  
Mais lent et doux l'entre-temps.  
Lentes et douces les nuits,  
Où mes mains ne se serraient pas  
De désespoir.  
Mais caressaient amoureusement ton corps  
Glissant entre elles.

Et quand j'entrai en toi  
Je crus au bonheur  
Sans pareil, précis et perceptible  
Comme la douleur, rapide et amer.

Lentes et douces furent les nuits,  
Amer et grinçant comme le sable, le temps présent,  
Du « soyons raisonnable . . . » et autres blasphèmes !

Et fuyant l'amour  
Nous multiplions les discours  
Mots et phrases sans fin et trop bien alignés !  
Si nous étions restés ensemble  
Nous serions le silence ! . . .

**ELOHIM A PITIÉ DES ENFANTS...**

Elohim a pitié des enfants de la maternelle,  
un peu moins des enfants des écoles,  
et point du tout des grands.  
Il les abandonne  
et ils doivent parfois ramper sur leurs pattes  
et sur le sable brûlant se rendre au lieu de rassemblement  
tout couverts de sang.

Peut-être, pour les vrais amants  
Sera-t-il indulgent. Il les protégera  
de son ombre comme un chêne  
abrite le dormeur sur les allées publiques.  
Peut-être, pour eux, donnerons-nous aussi  
la dîme de tendresse  
que nous légua notre mère  
afin que leur bonheur nous protège  
à présent et demain...

**LA LICORNE DEVANT LE MIROIR**

Ma Dame,  
Si vous n'aviez pas tenu  
Devant moi, ce miroir

Je n'aurai pas su  
Que j'étais mélancolique  
Et col monté.  
Je n'aurai pas su  
Que je n'avais qu'une corne,  
La barbe rare  
Et des lèvres épaisses.

Ma Dame,  
Sans fâcherie,  
Si votre main amère n'avait tenu  
Devant moi ce miroir

Jamais je n'aurais osé vous approcher  
Et poser mes serres crochues  
Sur vos genoux.

Ma Dame,  
Si vous n'aviez point appelé  
L'écho de mon corps,  
Nous ne serions pas devenus trois :  
Moi, vous et moi-même,  
Et au-dessus de nous  
Une corne hautaine.

## NI LETTRES ...

Ni lettres ni photos ni dédicaces  
Nous sommes les jouets de la mémoire

Tu ne m'as pas donné — et c'est bien — cet automne-là  
Ce moment-là où la mer à la lune a répondu

Ni écorchures ni morsures ni blessures d'amants  
Notre chair dit la pluie première seulement

Je ne t'ai pas donné — et c'est bien — cette nuit-là  
Ce moment-là où le muezzin

Au jour du jugement tous, tous se précipiteront au guichet  
Nous, nous nous tiendrons là nets de toute peur et tout péché

Poème 1 de la série « Requisitoire »  
Traduit par Sarah Bat-Avraham

Va-t'en ! Va-t'en d'ici !  
Va chercher d'autres yeux !  
J'ai écrit sur toi hier.

J'ai dit vert  
A tes branches qui ploient sous le vent  
Et rouge rouge rouge  
Aux larmes de ton fruit.  
J'ai mis au jour ta racine,  
Ta racine moite, obscure, tortueuse . . .

Donc tu n'existes plus  
Donc tu me caches le jour  
Et la lune pas encore levée . . .

Viens, aimée  
(J'ai écrit sur toi avant hier,  
Mais ta jeune mémoire  
Brûle mes mains de son hortie).  
Viens. Regarde ce bizarre grenadier :  
Son sang est dans mon âme, dans ma tête, sur mes mains,  
Pourtant il est là, planté, toujours à sa place !

Traduit par Yvette Szczupak-Thomas

Extrait du livre  
*Le Serpent d'airain*  
Tschudy-Verlay, St-Gallen, 1964

**L'ÉTRANGER**

L'étranger face au tableau ;  
Passe son doigt sur le cadre,  
Et, cela fait, son oeil mord  
Une pomme indifférente.

L'étranger, au bord du tapis  
S'arrête, allonge une jambe hésitante.  
Il s'assied lentement et le fauteuil  
Lui pose mille questions sur le dos.

Après quoi il regarde à travers le volet ;  
Il reconnaît un arbre sur la montagne froide  
Et un oiseau.

**II**

Son problème le voici :  
Il doit courir de place en place.  
Son problème le voici : demain  
Il trouvera des empreintes dans la chair de la pomme ;  
Et le tapis viendra à sa rencontre ;  
Et le fauteuil se tapira comme un chat contre lui.

L'étranger, s'arrachera d'ici demain  
Pour planter un oiseau nouveau dans ses prunelles.

**III**

Veux-tu venir à moi, aujourd'hui, cette nuit ?  
Et si tu viens — qui es-tu ?

Mais à présent  
Debout en face de la fenêtre  
Il m'est permis d'interroger.

**AINSI RÊVEUR...**

Ainsi rêveur, me tenir sur la grève,  
Prophétisant l'imminente fin du monde  
Face aux vagues qui sans cesse  
Reprennent leurs forces et frappent  
A nouveau le sable  
Puissantes et rugissantes.  
Qu'elles m'emportent avec elles,  
Que je sois océan  
Dès maintenant et pour toujours.

**CE SENTIER QUI NE REVIENDRA PAS**

Sur ce sentier, je le sais, je ne reviendrai pas.  
Maintenant  
Je vais presser ma paume sur l'écorce de cet arbre.  
Avant la pluie, quelqu'un d'autre passera peut-être  
Et plaquera sa main sur l'écorce de cet arbre  
Ajoutant un brin d'air à un autre.

Et puis la pluie. Tous ces souffles avec elle  
Longeront le tronc jusqu'à terre,  
Pénétreront le sol, mouilleront les racines  
Et remontant le tronc jusqu'aux branches  
Donneront aux feuilles une verdure  
Nouvelle. Où serai-je quand ce bref souffle vert de mes mains  
Et de celui qui me suivra  
Se mêlera à l'éternel souffle vert ?

AMIR GILBOA



## LA FACE DE JOSUÉ

Et Josué d'en haut contempla ma face.  
Sa face comme de l'or battu. Songe froid.  
Songe antique.  
Ases pieds la mer frappe éternellement le sable.  
Son désir me fait mal, mal à en mourir.  
Non, je dois attendre, attendre vivant  
A jamais.  
La face de mon frère erre dans les nuages,  
Parle aux empreintes de mes pas sur le sable trempé.

La mer frappe et se retire,  
Frappe et se retire.  
Combats des éléments à l'implacable loi.  
Moi. Le vent. Un autre. Fuyant. Loin.  
Même Josué a maintenant lâché les batailles.  
L'héritage à son peuple confié,  
Sans s'être pour lui-même creusé un tombeau  
Dans les montagnes d'Ephraïm.  
C'est pourquoi nuit après nuit  
Il sort errer dans les nuages  
Et moi j'ai mal, mal à en mourir  
Pieds nus sur le sable, la froide lune  
Au bord de la mer  
Gémissements en moi, gémissements en moi en fin  
Qui frappent ma mort à mes pieds  
Vague après vague.

Au-dessus de nombreux vivants  
Qu'il soit glorifié et magnifié.

Trad. Ch. Reich

AMIR GILBOA

**ULYSSE**

Retournant dans sa ville natale, il trouva une mer  
Aux poissons multiformes, et des algues flottant sur les crêtes  
des vagues

Et un soleil vaincu sur le rebord des cieux.  
« Errer est humain » dit Ulysse en son coeur épuisé,  
Et il gagna un carrefour près de la ville toute proche  
Pour retrouver la route vers sa ville natale  
Eloignée de la mer.

Il alla, fatigué de ses rêves languissant  
Parmi des hommes qui parlaient un étrange dialecte  
Les mots qu'il emportait pour toute nourriture  
Avaient levé entre-temps.

Un instant, il pensa s'être endormi de longs jours  
Et revenu vers des gens moins stupéfaits de le voir  
Et n'ouvrant pas des yeux émerveillés.  
Les questionnant avec des gestes, ils s'efforcèrent de le saisir  
Du sein des profondeurs  
Le trait de pourpre devint fil violet  
Au bord du ciel.  
Les anciens se levèrent et chassèrent les enfants  
Qui se tenaient autour de lui  
Lueur après lueur une flamme se répandit de maison en  
maison.

Et la rosée vint, coulant sur sa tête  
Et le vent vint, baisant ses lèvres.  
Et l'eau, comme la veille Euryclée, vint  
Et lui lava les pieds. Puis, sans remarquer  
La cicatrice, continua de couler.

1923-1958

A

Le temps m'a fait défaut.  
Je le sais maintenant :  
Le temps m'a fait défaut.

La mi-temps de ma vie !

A présent je peux me taire.  
Mon ombre s'allonge  
Avec la course du soleil.

Je suis cet homme  
A qui le temps a fait défaut.

B

Le temps m'a fait défaut  
pour pousser comme un chêne  
Lentement  
Comme un arbre à pensées  
Ou quelque chose de plus clair  
Et non au hasard, un ensemble  
De cris, et de repas sur le pouce.

Ma vie a passé d'un journal à l'autre,  
A bout de souffle ;  
Une course rapide  
O Dieu !

## C

Le temps m'a fait défaut pour  
Me couvrir de mousse  
Ou de rouille  
Et pour faire l'expérience  
De naître — mourir — naître,  
Devenir souvenirs  
Ou jaunir comme  
Les pages d'un gros livre.  
Pour être enfin compris.  
Cerné.  
Perdu.  
Hérité.  
Entre moi et mon père : la mer.

Trad. Ch. Reich

HAIM GOURI

**DERNIERS**

Je suis déjà assez rare. Voilà des années,  
L'on ne me trouvait que çà et là,  
A l'orée de cette jungle. Mon corps informe  
Est bien camouflé par les joncs, et collé  
A l'ombre moite alentour.  
Dans des conditions de culture,  
je n'aurais pas du tout tenu le coup.  
Je suis fatigué. Seuls les grands incendies  
Me jettent encore de cache en cache.

Et à présent ? Mon renom est dans la seule rumeur  
Que, jour après jour,  
Voire heure après heure,  
Je m'amenuise de plus en plus.  
Pourtant, il est vrai qu'en ce moment même, quelqu'un  
Me suit. Prudemment, je dresse  
Toutes mes oreilles, et j'attends. Le pas  
Est déjà dans les feuilles mortes.  
Tout près, bruissant. Y est-on ?

Y suis-je ? J'y suis.  
Plus le temps d'expliquer.

Traduit de l'hébreu par Jacques Benaudis

DAN PAGIS

## FIN DU QUESTIONNAIRE

Domicile : Galaxie et autres étoiles.

Numéro du tombeau.

Etes-vous seul ? Oui. Non.

Quel genre d'herbe pousse dessus ?

(par exemple : des yeux, du ventre, du coeur, etc.)

Vous avez le droit de faire appel.

Dans l'espace réservé — ci-dessous — indiquez :

Depuis quand êtes-vous éveillé

et pourquoi êtes-vous surpris ?

## AU CRAYON DANS UN CAR SCELLE

Ici, dans ce convoi.

Moi, Eve.

Avec Abel, mon fils.

Si vous voyez mon aîné,

Caïn, le fils d'Adam

Dites-lui que moi

Trad. Ch. Reich

## EUROPE, TARD

Dans le ciel, volent des violons

Et un chapeau de paille. Excusez-moi, Madame, quelle année  
est-il ?

Trente-neuf et demie environ, encore très tôt.

On peut fermer la radio.

Faites connaissance : voici le vent de la mer, âme de la  
promenade

Merveilleusement turbulent,

Donnant le vertige aux robes-cloches et cinglant

Des journaux inquiets, tango ! tango !

Et le jardin musical  
Joue pour lui-même :  
Ce n'est que votre main, Madame,  
Votre main fine comme  
Un gant blanc.  
Tout sera pour le mieux  
Dans le monde meilleur.  
Ne vous inquiétez pas tant, Madame.  
Ici, jamais cela n'arrivera.  
Vous verrez.  
Ici, jamais.

### L'HOMME DES CAVERNES SE TAIT

A la fin du temps, mes arrière-petits-enfants examinent  
Mon crâne parmi des fossiles en banc :  
Combien de milliers de milliers d'ans  
Ai-je broyés entre mes canines ?

Et quelles nouvelles vont-ils m'arracher  
De la bouche sur les mammouths ? J'ai le temps, moi.  
Je me tais. Ils en sont encore à chercher  
Mon minois.

Bon, qu'ils jouissent du squelette que j'ai légué  
Dans un tas de poussière. Mais s'ils regardent profondément  
Je suis là, dans ma caverne,

Merveilleusement calme, encore frais et vert,  
Encore tendre et chaud : jamais l'on ne m'a relégué  
De la bonne matrice de maman !

Traduit de l'hébreu par Jacques Benaudis

## CANTOS

## I

Et ne vint d'autre jour,  
ne vint d'autre nuit. Seule la lumière bleue  
d'une pierre plus rare résolvait les énigmes  
et amenait l'été aux capsules de ronce

## II

Soudain, explosion de lumière. Les montagnes  
sont nues. Les aiguilles de pin flambent  
comme des torches. La mer sans rivages.  
La raison sévère de la lumière :  
ton silence qui provoque les étoiles

## III

Je viens. Je viens dans les ténèbres  
avec les clefs invisibles. La cloison  
tombe. De nouveau minuit. Lois  
du cercle dans mes rêves. Dans mes actions

## IV

Fin d'été. Un chardon perlé de rosée  
comme une pensée matinale. Le silence s'épaissit  
dans la lumière limpide. Dans le puits ancien  
sur la colline le texte brut  
de tant de mes poèmes



## V

Un matin plein d'yeux.  
Des minéraux de l'abîme  
la mer engendre ses couleurs  
et reflue comme un fleuve endigué.  
Je vois dans le miroir : Chabat en terre étrangère.  
Première pluie après un long été dans mon pays

## VI

Toile d'araignée de nostalgie  
dans les floraisons tardives des vignes sauvages.  
Les vigneronns disent : une année bissextile.  
J'ai failli dire : année bissextile de l'amour

## VII

Jours qui s'arrondissent. Toits de chaume  
où l'été pond des oeufs d'hirondelles.  
Jours d'olives et de muscat, de pierres  
fumantes. Un antique parchemin  
aux lettres à demi effacées

## VIII

Les pierres que j'ai lancées dans le puits  
voici bien des années comme les disques du sort  
deviennent des comètes qui se meuvent dans l'espace.  
La distance entre moi et l'étoile polaire  
ne cesse de s'amoinrir.

## IX

Cette lumière. Cette lumière-là  
dans les lentilles de sel. Dans les filets  
fatigués par la pêche. Dans le temps  
qui s'enfouit comme un crabe,  
qui injecte la chlorophylle dans la chair des algues.  
Cette lumière-là dans mes yeux

**X**

Nuages d'automne sur la face des eaux. Le varech  
tourbillonne comme la malachite qui s'effrite.  
J'entends le claquement de portes nombreuses  
et je m'emplis de silence  
comme la muraille d'une ville conquise

Traduit de l'hébreu par Claude Vigée

DAVID ROKEAH

## POÈMES CANINS

## 1

## Le vieux chien pleure son maître.

J'avais aujourd'hui à manger dans l'écuelle  
mais le manger n'avait aucun goût  
ou peut-être n'avais-je pas d'appétit  
que me vaut la mangeaille sans toi  
sans toi que vaut mon existence

demain je n'aurai pas à manger dans l'écuelle  
demain je ne trouverai sûrement rien dans l'écuelle  
je sens que tu ne me donneras plus rien  
car ils t'ont emmené d'ici maintenant  
et tu ne m'appelas point avant qu'on ne t'emporte  
et pas une caresse de toi avant qu'on ne t'emmène  
tu es parti et je sens que tu ne reviendras plus  
plus jamais plus jamais  
je ne sais pas pourquoi  
mais je le sens comme ça  
et quand je sens je sais  
ma langue pend dehors comme aux jours de vent chaud  
mais aujourd'hui il fait froid  
je souffle comme si je rentrais d'une longue-longue poursuite  
où ai-je couru qui ai-je poursuivi  
je hurle comme si cinq gros mâtins aux dents fortes  
m'avaient planté leurs crocs dans tout mon corps  
je me lamente à cause de mon maître  
je me lamente pour mon maître  
je vais devenir fou  
aïe !

je lamente ma vieillesse  
de ma vieillesse je me lamente  
je le sais bien que je suis vieux et ne vaux plus rien  
les jeunes chiots me flairent et s'en vont  
les chiennes n'attendent plus que je vienne les flairer  
même les petits hommes ne jouent plus avec moi  
lorsque je sors de la cour  
et les chats les chats qu'ils crèvent passent indifférents

peut-être m'en irai-je et serai comme l'un d'eux  
l'un de ces chiens sauvages qui n'ont pas de niche  
qui ne gardent rien du tout  
je m'en irai dans la montagne et serai comme un des chacals  
comme un chacal  
je chercherai toutes sortes de charognes  
celle d'un oiseau tombé du haut et mort dans le champ ouvert  
ou celle d'un reptile ou d'un rat  
je m'étendrai dans le champ ouvert et aboierai sur ma  
vieillesse  
et aboierai à mon maître  
jusqu'à ce que je meure —  
et quand je mourrai  
j'irai là où s'en fut mon maître  
et il me caressera là-bas.

## 2

**Le vieux pleure son chien.**

Pense donc :  
un chien.  
eh bien quoi  
qu'y a-t-il  
il n'y a rien à cela.  
Mais malgré tout  
je ne sa's pas pourquoi  
je suis un peu triste aujourd'hui.

Pense donc :  
à la mort de mes amis l'un après l'autre  
je n'ai presque pas souffert.  
Je me félicitais en moi-même :  
voici moi je leur survis  
à tous  
un à un.

Mais justement ce matin —  
à la vue de ton cadavre noir  
et la vitre de ton oeil glacé  
et ta gueule ouverte  
en un ultime et classique étonnement  
à cause de cette mort qui lui vient soudain  
intruse  
inconnue  
pas d'ici —  
alors justement j'ai eu un pincement au coeur.  
J'ai frémi.  
Resté seul.  
C'est bien plus concret.  
J'étais à mes yeux comme un chien mort.

Pense donc :  
 j'ai désiré au fond  
 que toi tu me survives  
 qu'il y en ait un qui se lamente  
 avec sincérité  
 avec douleur  
 avec un amour vrai et fidèle  
 sur les pierres de ma tombe  
 qu'il y en ait un qui aboie amèrement  
 dégoûté de sa ration quotidienne  
 ne fût-ce qu'un seul jour  
 parce que  
 moi  
 je n'existe plus.

Je sais pourquoi  
 je suis un peu triste  
 pourquoi une larme perle à mes yeux  
 justement aujourd'hui.  
 J'entends dessus ma tête  
 tout proche de moi  
 un battement d'ailes  
 un bruissement de grandes plumes noires.  
 La lune  
 qui s'arc-boute tout en haut du ciel  
 peut-être est-elle comme un quart de fromage  
 mais comme quoi est-elle  
 la mort  
 qui lui vient soudain  
 intruse  
 inconnue  
 pas d'ici ?

Oui.  
 Il faut penser à un nouveau chien.